

Un vendredi, c'était le 13

Le curé de ma paroisse était un peu original. Sa vocation, c'était le jardinage. À coup de truelle et de binette, il pénétrait la terre, cassait les mottes et venait à bout des racines. Une vraie mécanique humaine.

Chaque minute qu'il pouvait voler à sa charge de cure, il sautait dans ses bottes de caoutchouc et partait au jardin.

Sa passion se conjugait en pétales, en corolles et en tiges de toutes sortes. Toutes plus colorées les unes que les autres. Ses chefs-d'œuvre embaumaient les alentours. Dès qu'on approchait l'église et le presbytère à ses côtés, les effluves de jasmin, de rose ou de pivoine vous prenaient au nez. Tout d'abord comme un assaut surprenant, puis le bouquet de chacune vous jouait une musique plus précise, bien odorante. Un vrai paradis pour le nez!

Un vendredi, c'était le 13, il s'approcha de son espace de prédilection. Il aperçut d'abord quelques tiges qui traînaient ça et là. Qu'est-ce qui pouvait s'être passé? En contournant la haie, il vit le sentier, ou plutôt les pétales de roses qui le couvraient. Toutes ses fleurs avaient disparu de leur piédestal et gisaient sur le sol, éparées, onctueuses, comme des gouttes de sang. Plus il avançait, plus l'horreur prenait des proportions innommables. Sa poitrine se serrait, sa respiration se faisait courte.

Quel barbare, quelle cruelle créature avait pu désacraliser son sanctuaire?

Faisant quelques pas de plus pour mieux mesurer l'ampleur des dégâts, il contourna les rosiers pour arriver aux pivoines. Là, ses ciseaux de travail étaient debout, bien plantés dans la poitrine de sa cuisinière, Mme Sylvestre. Les pétales de rose se transformaient alors en mare de sang, étalée comme une couronne encerclant le cuir chevelu de la gisante. La bouche de cette dernière était ouverte, comme si son dernier cri sur terre en fût un de terreur.

Le curé se laissa choir à ses pieds. Qu'avait-il bien pu arriver?